

Grand Oral de Charles Pépin :



« Philosophie de l'éthique : de l'ère de la Morale à l'âge de l'éthique »

Invité à la Convention organisée par la Fédération Cinov, **Charles PÉPIN** est un philosophe et auteur de sciences humaines à succès. Il a éclairé les participants en partageant ses réflexions sur des sujets et des enjeux de société : dans un monde en mutation, comment la pensée doit-elle guider l'action ?

Comment passe-t-on de l'ère de la Morale défendue par Platon à l'âge de l'éthique défendu par Aristote ?

Selon Platon, la cité idéale est gouvernée par un philosophe-roi qui dirige selon la Morale, c'est-à-dire en fonction des vérités qu'il a vues. C'est un expert capable de distinguer l'idée du bien de l'idée du mal, distinction au fondement de la Morale, à laquelle le philosophe-roi se réfère pour agir. À l'opposé, le peuple est ignorant de la Morale : il est incompetent et donc subalterne.

Si Aristote reconnaît que l'individu isolé n'est pas compétent, il considère toutefois que les individus réunis sur l'agora deviennent compétents de par l'émergence d'une intelligence collective. Comme dans le réel il y a du hasard, de la contingence et de l'incertitude, l'éthique permet de trouver collectivement des solutions, de s'adapter dans un monde qui change. L'éthique aristotélicienne est une pensée dynamique qui porte un regard positif sur l'incertitude. On agit pour savoir.

À l'inverse, la Morale platonicienne envisage l'incertitude d'une manière à laquelle on peut faire face à force de travail, de compétences, d'intelligence et d'expertise. Selon Platon, on agit parce que l'on sait. Mais cette conception rationaliste, qui a longtemps prévalu dans le monde occidental, est fautive car dans la vie humaine cela ne se passe pas ainsi. Tous les grands événements (la pandémie de la Covid-19, la guerre en Ukraine...) relèvent d'une part d'incertitude élevée. Il convient donc d'adapter sa manière de réfléchir et d'agir pour prendre acte de cette incertitude : repenser notre façon de penser l'action et la réflexion qui précède l'action.

Si on ne change pas de façon de voir, si on n'entre pas dans l'ère de l'éthique, si on pense prévoir l'essentiel parce qu'on est intelligent, on va être blessé et angoissé parce que cela ne se passe pas comme prévu : on est incapable de s'adapter alors même que la vie est remplie de hasard, d'incertitude et de contingence.

Plutôt que l'anticipation, l'adaptation sera notre meilleure alliée face au changement.

Il faut pouvoir s'accommoder de ce qui est, de ce qui arrive et de ce qui n'arrive pas. Pour agir, il faut s'entraîner à comprendre la part d'incertitude. Cela modifie notre rapport à l'action : la vérité de l'action se joue dans l'action et non pas dans la préparation de l'action. « Le secret de l'action, c'est de s'y mettre », comme le disait le philosophe Alain.

Il faut faire preuve de vigilance car si on réduit l'action à la conséquence de la réflexion préalable, on va manquer la vérité de l'action. Bien évidemment, il faut réfléchir le plus possible avant d'agir pour anticiper le risque de l'action. Mais attention, car à force d'anticiper le risque pour le réduire, on nourrit l'illusion d'un risque zéro, sans être capable ensuite de prendre le risque qui reste et de réagir à l'imprévu. L'âge de l'éthique consiste à être capable de tout faire pour réduire le risque et d'apprécier la part de risque impondérable, car on est obligé d'agir pour savoir. Il faut accepter et aimer l'incertitude car s'il y a de l'incertitude, il y a de la vie humaine, du hasard, de la liberté... Si on craint trop l'incertitude, on ne fait plus rien.

Le savoir provient de l'action, voire même de l'échec.

Il existe une distinction entre le choix et la décision, qui induit un rapport au monde différent : le choix est platonicien (« je choisis parce que je sais ») alors que la décision est aristotélicienne (« je décide parce que je ne sais pas assez pour choisir »). Le choix relève d'une science rationnelle ; la décision relève d'une science intuitive. D'où le paradoxe : ceux qui ne décident pas pensent que décider c'est savoir et ceux qui décident savent qu'ils décident parce qu'ils ne savent pas, ou du moins pas assez pour choisir rationnellement.

La méthode pour se positionner : trancher dans l'incertain et compenser l'incertitude du savoir rationnel par la puissance de l'action. Il faut inverser la logique, car on est trop habitué à valoriser l'intelligence humaine qui précède l'action. Il faut s'inspirer de Descartes d'après lequel pour arriver à trancher, il faut compenser la limite de l'entendement par la puissance de la volonté. La volonté (infinie) et l'entendement (limité) peuvent s'allier. C'est la sagesse de l'éthique, qui consiste à tâtonner, expérimenter, tirer des leçons de ses échecs... Dans bien des cas, la réussite de l'action ne procède pas de la qualité de la décision initiale, mais plutôt de la qualité de la fermeté du vouloir par laquelle on décide.

L'intelligence collective est donc la sagesse de la délibération. Elle ne se réduit pas à l'addition des intelligences individuelles. Elle commence quand chacun avoue ne pas savoir, mais pense trouver ensemble, en écoutant l'autre, en dialoguant, en argumentant. C'est la confiance dans une intelligence du groupe. : chaque intelligence se met au service de l'intelligence collective (« $1 + 1 = 3$ »).

Comment produire un tout supérieur à la somme des parties ?

Deux chemins existent, impliquant le dépassement de l'individu. Le premier est un dépassement par le haut : on partage des valeurs communes. Le second est un dépassement par le bas : on adopte une posture d'humilité. Ensemble, on peut devenir compétent. Plus il y a d'incertitude, plus il y a besoin de décision et notamment de décision collective.

Dans le modèle platonicien, le philosophe-roi ne décide pas parce qu'il sait donc il choisit. Il n'y a pas de référence au collectif ni à la contingence.

À l'inverse, dans le modèle aristotélicien c'est-à-dire l'âge de l'éthique, il y a une double référence à la décision : la décision individuelle (« ne sachant pas, je compense les limites de mon savoir par la puissance de mon engagement dans la volonté et dans l'action ») et la décision collective (avec des processus d'intelligence collective). Cela requiert de désapprendre ce que l'on a appris : comprendre qu'il y a plus d'incertitude qu'on ne le pense, ce qui change notre façon de réfléchir et d'agir, et déconstruire l'idée d'un collectif, qui n'est en aucun cas une somme des talents.

On glisse ainsi d'une vision arithmétique à une vision mystique. Le mystère de cette intelligence collective est possible quand chaque individu arrive à être à la fois un peu moins que lui-même (humilité) et un peu plus que lui-même (visant un horizon commun).

En conclusion, la Morale commande, impose et est solitaire (délibération de soi avec soi) alors que l'éthique recommande, propose et est collective (délibération collective). Notre époque est si compliquée que l'on a tout intérêt à privilégier cette dernière approche pour trouver des solutions en se faisant confiance. Il faut avoir confiance en l'incertitude, en la vie, en les autres, en nous.